

# L'AMI DE LA RELIGION

## DE LA PATRIE.

### JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s. 6a. par ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

par ANNEE. 12s. 6a.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

QUEBEC, VENDREDI MATIN, 21 SEPTEMBRE, 1849.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

#### JOURNAL LITTÉRAIRE.

#### L'Indienne bleue.

(Suite et Fin.)

Rodolphe voulut parler.

—Non ! dit Van Coppennael. Je peux bien croire que sous mon enveloppe hollandaise, sous ma *lourderie*, elle a vu en moi un homme qui n'est pas méchant, et qui mérite peut-être quelque estime ; mais de là à aimer !.

—Mais elle vous aime ! elle vous aime, vous dis-je ! Elle me l'a dit, et je m'y connais, peut-être ! — Eh bien ! mon cher Rodolphe, laissez moi vous dire mon dernier mot. Mlle votre cousine, qui veut bien aujourd'hui m'honorer de quelque estime, n'aurait pas plus tôt vécu avec moi un an... —Allons donc ! — Mettons deux ans, cinq ans, si vous le voulez, qu'elle verrait bien que je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire à une personne aussi charmante qu'elle. Je n'épouserai pas une femme que je pourrais un jour rendre malheureuse. Je ne vivrais pas un jour avec cette crainte là !. Maintenant, croyez bien, soyez bien persuadé, mon cher Rodolphe, mon ami, que je voudrais pour tout au monde que... que les choses fussent autrement, car votre cousin est si... Oh ! dit-il, en s'animant, je l'aurais bien aimée !.

Et le digne Hollandais, tout confus de cette glose indiscretion, se tut subitement.

Puis il prit très-vivement la main de Rodolphe :

—Oh ! mon bon ami, dit-il le regard très-inquiet, n'allez pas m'en vouloir, au moins !.

—Vous êtes un trop honnête homme, mon cher Coppennael, dit Rodolphe en lui prenant cordialement la main. Mais je vous avoue que je vois tout autrement que vous et que je renoncerais difficilement à l'idée de ce mariage. Si Juliette apprend les motifs qui vous font refuser sa main, elle ne vous en aimera que mieux. Cette commission dont j'ai été me charger là ! Il faudra que je cherche un prétexte : je dirai que vous êtes engagé ailleurs. Mais, là, voyons réfléchissez, prenez deux jours...

—Oh ! dit le Hollandais, j'ai bien réfléchi ; je veux partir...

—Allons, puisque vous le voulez !. Mais maman Coppennael !.

Ici Van Coppennael respira plus difficilement. Il rougit à plusieurs reprises, et fit quelques pas dans sa chambre. Rodolphe pressentit une confidence d'un accouchement laborieux.

—Coppennael ! vous avez quelque chose à me dire !.

LE FIN MOT.

Le Hollandais s'arrêta devant lui, et, croisant ses bras, qui le gênaient fort :

—Eh bien ! oui, dit-il ; et si vous n'étiez pas venu ce matin, je serais allé chez vous, je voulais d'abord vous écrire, et j'avais même commencé. Mais cela vaudra mieux.—Voyons !

—Dans mon pays, on n'emploie qu'un mot pour dire une chose importante. Je désire que vous me rendiez un grand service.

—Je suis tout à vous, dit Rodolphe, enchanté de pouvoir, pour la première fois, être vraiment utile à son ami.

—Vous allez me trouver bien ridicule, j'en suis sûr, et pourtant, si vous ne me faites aucune représentation, je vous en saurai gré.

Rodolphe répondit par un geste.

—Il faut que je parte. J'ai écrit pour annoncer mon retour, et on serait inquiet.

D'ailleurs, j'ai arrêté dans mon esprit de ne plus rester plus longtemps ici.

C'est un *terme fatal*, comme vous dites, que je me suis assigné. Je vous ai expliqué les motifs qui m'ont fait prendre la résolution de ne pas retourner en Hollande sans être marié. Eh bien ! je veux épouser la petite à la robe bleue de la station d'Étampe : vous rappelez-vous ?... et je vous prie d'aller la demander en mon nom à son père. Je suis éloigné de mon pays et inconnu ici. Présenté par vous, il n'y aura pas de difficultés de ce côté-là. Maintenant mon ami, tout blâme, toute objection venant de vous, ne ferait que me chagriner, sans changer ma détermination... irrévocable.

Rodolphe était ébahi... Vient me permettez au moins une question, dit-il, sans pouvoir cesser de regarder son bizarre ami : Pourquoi voulez-vous épouser cette jeune personne plutôt qu'une autre ?

—Parce qu'elle me convient mieux. D'abord, une fille qui garde pendant trois mois la même petite robe bleue (elle l'avait encore hier), et qui est toujours propre, cette fille-là sera la femme qu'il me faut. Je la rendrai plus heureuse qu'elle n'aurait pu l'espérer dans sa position, et elle m'en saura sans doute gré. Ensuite, ne voulant pas différer mon départ, je n'ai pas le temps de faire un autre choix, et lors même que j'aurais le temps, je m'en tiendrais encore à celui-ci.

—Mais quelle est sa famille ? On ne fait pas un pareil coup de tête sans savoir au moins à quoi s'en tenir.

—J'ai fait prendre toutes les informations nécessaires par Gottlieb, qui est très adroit, répondit Van Coppennael sans rire. Les parents ne me conviennent pas trop ; mais je leur ferai une position convenable et je les laisserai en France. La mère est morte. Le père a été employé dans les bureaux de l'armée ; il est intéressé et même avare. S'il n'a pas fait sa fortune, il n'en est que plus honnête homme.

—Êtes-vous sûr encore qu'il voudra vous donner sa fille, dit Rodolphe à bout d'objection ; on ne sait pas... et n'a-t-elle pas elle-même quelque inclination ?.

—Ah ! répondit Van Coppennael en soupirant, cela me facherait fort !. Mais Gottlieb m'a bien assuré... Quand au consentement du père, c'est pour l'obtenir que j'ai besoin de vous. Si cette démarche vous contrarie, je la ferai moi-même ; mais je vous avoue que je craindrais de ne pas réussir, car je suis un peu timide...

—Lui avez-vous parlé à... votre future ? Jamais.

—Allons, dit Rodolphe en regardant l'honnête figure du Hollandais, il faut faire ce que vous voulez.—Vous irez ? dit celui-ci tout content.

Oui, mais vous êtes un singulier homme. Qui diable se serait attendu à vous voir faire un mariage d'inclination.—Oh ! dit Van Coppennael après avoir un peu réfléchi, un mariage de raison !

C'était une pointe, la première qu'il eût faite en sa vie. Il en fut enchanté.

OFFICIEL.

Rodolphe partit dans la journée. Le Hollandais ne le quitta pas jusqu'au chemin de fer, et le satura de recommandations, et son ami parti, il fut agité d'appréhensions si terribles, que tout son flegme national concentré ne pouvait le faire rester en place.

Voici la conversation qui eut lieu entre Rodolphe et le père de la Robe d'Indienne Bleue.

—Monsieur, dit Rodolphe, lorsqu'ils furent assis tous deux dans un petit cabinet

attenant au bureau de la station, d'après la nature de la démarche dont je me suis chargé auprès de vous, je dois commencer par vous dire à qui vous avez affaire en ce moment. Je suis le vicomte Rodolphe de Frenays.

—C'est à vous qu'appartient la Roche-Cardon, monsieur ? demanda le père. C'est à ma mère, monsieur.

Belle propriété ! dit le vieil employé aux fourrages, située entre Beauvency et Valenciennes. Je l'ai vue bien des fois. Quand on est du pays...

Je suis charmé que vous me connaissiez un peu. Monsieur, je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille pour un de mes amis.

Le père recula sa chaise à cette ouverture inattendue, et regarda Rodolphe. Il croyait à une mystification. Celui-ci continua :

M. Van Coppennael, de Leyde, la personne dont il s'agit, est un honnête homme et de mœurs irréprochables. Je pense que ce ne sera pas la question de fortune qui fera maître des obstacles. Sans me permettre de préjuger la position de mademoiselle votre fille, M. Van Coppennael est plus riche que moi, et, de ce côté, la femme qu'il épousera, quelle qu'elle soit, n'aura rien à envier à aucune autre. La famille de mon ami est, pour terminer, l'une des premières de la Hollande. J'attends votre réponse, monsieur.

—Je pense, monsieur, dit-il en tâtonnant, que ce que vous faites l'honneur de me dire est sérieux, et vous comprendrez sans doute que j'en sois étonné. Je n'attendais ce matin aucun prétendant pour ma fille. Vous me permettez de vous demander si mon futur...—Van Coppennael.

—Van Coppennael connaît votre fille et comment il la connaît.

M. Van Coppennael, qui a eu l'occasion de faire récemment plusieurs voyages de Paris à Orléans, a eu l'honneur de remarquer mademoiselle votre fille, et il l'aime.

Rodolphe reprit : Je dois ajouter, monsieur, que M. Van Coppennael, pour des motifs que je vais vous expliquer, et que vous apprécierez, croit devoir se marier dans un délai donné. Vous comprendrez sans doute que ce qui vous paraît au moins singulier, ainsi qu'à moi, puisse être la conséquence de raisonnements très-logiques dans les idées d'un étranger.

Après quelques mots d'explication : Je ne vous ai pas demandé, dit Rodolphe, si vous aviez déjà jeté vos vues sur quelqu'un. C'est là un point qu'il est nécessaire de savoir.

Ma place comme chef de station et mon café me rapportent à peu près trois mille francs par an. Je n'ai pas eu la moindre pension de retraite : il me manquait une année de service. Quand on n'est pas riche, et qu'on a une fille qui n'est ni laide ni jolie, ce ne sont pas les *futurs* qui vous importent. Je puis en outre vous certifier que ma fille n'a jamais eu d'amourettes en tête. C'est moi qui l'ai élevée, et je la tiens militairement.

—C'est fort bien, dit Rodolphe.

—Nous allons la consulter, dit le père riant ; car on ne peut rien faire sans elle.

Et il appela : Louise !

La jeune fille parut, fraîche et nette, avec son éternelle petite robe bleue.

—Monsieur vient me demander ta main au nom d'un de ses amis. Veux-tu te marier ?

—Mon père...—Voyons, réponds !

—Est-il beau votre ami ! car c'est là en ce moment la grande affaire.

—Je serais assez mauvais juge en pareille matière, dit Rodolphe ; mais mado-

moselle a pu remarquer la personne que je représente, et qui s'arrête souvent ici ? — C'est un Hollandais, très grand, et blond.

—Sais-tu qui c'est ? — Non papa,

—C'est vrai, ça ? — A moins, répondit Louise, un peu confuse probablement de la façon dont lui parlait son bon père devant un étranger, à moins que ce soit un grand monsieur avec qui monsieur s'est arrêté une fois ici. Vous aviez un petit enfant avec vous, il y a à peu près deux mois ? — C'est cela même, mademoiselle.

Maintenant, de Rodolphe ou de Van Coppennael, lequel des deux l'avait fait se souvenir de l'autre ?.

—Eh bien ! dit le père, c'est un beau parti pour toi ; il faut le prendre.

—M. Van Coppennael serait désolé, dit Rodolphe, que la décision de mademoiselle fût le moins du monde influencée.

—Ma fille n'a pas d'autre volonté que la mienne, répondit le père ; n'est-ce pas, Louise ? Monsieur le vicomte, reprit-il en donnant une grosse tape dans la main de Rodolphe, allez dire à votre ami qu'il vienne.

Rodolphe s'en allait aussi mécontent que satisfait d'avoir si bien réussi, lorsqu'il aperçut derrière la maison la large figure de Gottlieb, qui lui faisait signe d'approcher.

—Mon maître est ici. Nous sommes partis presque en même temps que vous par un convoi intermédiaire de correspondance. Il vous attend, venez vite.

Van Coppennael l'attendait, blême. Rodolphe lui raconta en deux mots le résultat de sa mission.

Le jour même, la présentation officielle eut lieu. On parla chemin de fer, pluie et beau temps. Le futur fut très convenablement reçu. Il avait excité chez Louise de la curiosité, ce qui est toujours un excellent signe.

Avant de retourner le soir à Paris, il demanda à l'ex-munitionnaire la permission de dire deux mots en particulier à Louise. Sa figure était de celles à qui on ne refuse pas ces choses-là.

—Mademoiselle, lui dit-il dans une embrasure de fenêtre, vous savez ce dont il s'agit. Si vous voulez me faire l'honneur de m'accepter pour mari, je me crois honnête homme et je tâcherai de vous rendre heureuse. Mais si vous avec le moindre scrupule, la moindre objection, je vous prie d'avoir assez de confiance en moi pour me le dire.

Monsieur, répondit Louise, qui parut touchée de ces paroles, je crois que je serai heureuse en obéissant à la volonté de mon père. Van Coppennael ravi lui serra la main.

En revenant à Paris, Rodolphe dit au Hollandais : Le beau-père a voulu causer d'affaires avec moi. Je lui ai donné l'adresse de votre correspondant. Comme ces choses-là vous ennuieraient, je m'en occuperai pour vous. Vous me donnerez vos papiers et vous n'aurez qu'à faire votre cour.

—Vous êtes un bon ami, dit Van Coppennael avec une éloquente pression de main.

Gottlieb, ivre du bonheur de son maître, marcha trois fois sur les pieds de Rodolphe.

—Fais donc attention, lui dit le vicomte.

DÉSILLUSION.

Rodolphe, bien qu'à contre-cœur, s'occupait activement, comme il l'avait promis, des intérêts de son ami. Il ne quittait pas Étampe, et allait boire à l'estaminet avec le beau-père, ce qui lui procura des relations dans le pays, et lui permit de bien constater les informations prises par l'adroit Gottlieb.

Enfin le grand jour arriva. Van Coppennael était beau comme un soleil dès quatre heures du matin, craignant toujours de n'être pas prêt à temps.

Gottlieb réfléchissait l'éclat de son maître. Jamais il ne s'était vu si magnifique. A son cou pendait, retenue par une lourde chaîne, comme l'ordure de la Toison-d'Or, la belle montre de Genève de son maître, en-deux de nocces reçu la veille. Gottlieb avait, en conséquence, cru devoir quitter un moment son chapeau pour le brosser.

On attendait Rodolphe, premier témoin du futur, pour aller chez le notaire. Il était en retard d'un quart-heure à la montre de M. Gottlieb. Van Coppennael était désolé. Si le notaire allait s'impatienter et s'en aller !

Au moment où on allait forcément se décider à partir sans lui, en se disant qu'on le trouverait à l'étude, on remit en toute hâte à M. Van Coppennael une lettre apportée par un exprès. Le Hollandais la lut et tout le monde remarqua qu'il pâlisait beaucoup. Gottlieb le regardait avec inquiétude.

Lecture faite, il mit la lettre dans sa poche, et partit.

Le vicomte de Frenays arrivait en même temps chez le notaire.

—Eh bien ! dit-il interrogativement à son ami.

—C'est fait ! répondit Van Coppennael qui venait de signer.

Rodolphe le consulta du regard avant de prendre la plume, et comme il vit que les yeux de Van Coppennael évitaient les siens, il se résolut à dessiner lentement son nom.

—Qui sait... ? lui dit tout bas à la porte Van Coppennael, et en regardant le ciel.

La lettre que Van Coppennael avait reçue, et signée Rodolphe, était ainsi conçue :

« Au nom de ciel ! mon ami, ne terminez rien s'il en est temps encore. Je viens de découvrir un mystère... Fasse Dieu que cette découverte, en détruisant dans sa base toute une pièce bien légèrement conçue, puisse vous rappeler à vous-même ! Louise, votre future, a treize petites robes bleues. Son père avait été forcé d'accepter cette pièce d'indienne en paiement d'un débiteur insolvable. Je serai, neuf heures sonnant, chez M. B... »

Il nous faut ajouter, pour la satisfaction de nos lecteurs, que les treize petites robes bleues ne prouvaient rien, ni pour ni contre. Van Coppennael fut très-heureux en ménage.

FELIX T...

Les premiers vers connus de Bossuet.

Depuis longtemps les hommes de goût ont placé entre Corneille et Racine l'ornateur des *Oraisons funèbres*, l'hymnographe des *Méditations sur l'Évangile*, le prophète des *Élévations sur les mystères*. Il est souvent venu à la pensée que si la *Cité de Dieu* eût été chantée par Bossuet, et *Télémaque* soumis au mètre par Fénelon, la France aurait son Virgile et l'Eglise son Homère. C'est par ces paroles pleines de sens que le R. A. dom Pitra, dont les amis des sciences n'ont pas oublié les savantes recherches sur Notre-Dame-d'Afghanistan, annonce au public la découverte qu'il vient de faire, dans un musée de la bibliothèque de La Flèche, du magnifique morceau de musique lyrique que nous reproduisons ci-après, en suivant scrupuleusement l'orthographe de l'original. Cette pièce se trouve dans un recueil de *Lettres de Piété*, numéro A, 99, portant la date de 1744, et elle occupe les pages 352, 354. Voici, en abrégé, les motifs sur lesquels